

# Eric Fottorino, l'écriture pour état civil

L'ancien directeur du «Monde» a beaucoup écrit sur les deux pères qui ont marqué sa vie, par leur absence ou leur présence, successives ou simultanées. Il publie «Le Marcheur de Fès», récit d'un voyage dans la ville natale de son père biologique

Par Rinny Gremaud



**Eric Fottorino:**  
«La reconnaissance, c'est comme un permis d'exister. A vrai dire, ce n'est pas un hasard si je suis entré au «Monde». C'était un journal dont l'identité n'était jamais remise en question.»

Eric Fottorino ne s'est pas toujours appelé ainsi. Jusqu'à l'âge de 10 ans, il a porté le nom de sa mère, fille-mère. Ses cahiers d'école sont ceux d'Eric Chabrierie, et sur les formulaires officiels qui réclament l'identité d'un père, il a longtemps écrit «inconnu». Et puis, un jour, un homme appelé Michel Fottorino épouse sa mère et offre de lui donner son nom, à lui aussi. «Je serai ton père, si tu veux bien. Tu pourras m'appeler papa.»

Eric aurait pu s'appeler Maman, car ainsi s'appelle son père naturel – le destin donne parfois dans un humour discutable. Maman se prononce «mamane», un nom juif marocain pour un père gynécologue obstétricien, accoucheur qui manqua la venue au monde de son premier enfant. Eric Fottorino rencontre Maurice Maman pour la première fois à 17 ans, par simple curiosité, juste pour voir à quoi il ressemble. Puis le rejette. On ne peut aimer deux pères à la fois, les conflits de loyauté sont des barrages immenses.

Eric Fottorino a longtemps été journaliste au *Monde*, un quotidien dont il a assumé la direction entre 2007 et 2010. Il est aussi écrivain de romans et de récits autobiographiques, où les mots sont des flambeaux dans le trou noir de son identité. En 2008, à la mort de son père adoptif, il écrit *L'Homme qui m'aimait tout bas*, un tombeau magnifique pour ce père dont, toujours, il fut extrêmement proche. En 2009, «parce que je ne voulais pas écrire deux fois un livre pour un mort», il entreprend d'écrire sur Maurice Maman, ce père biologique dont, entre-temps, il s'est beaucoup rapproché. Le livre s'appelle *Questions à mon père*. Aujourd'hui, il publie *Le Marcheur de Fès*, récit d'un voyage qu'il aurait fait avec Maurice, si la maladie n'en avait pas décidé autrement.

**Samedi Culturel: Dans votre vie personnelle, à quelle nécessité répond l'écriture?**

**Eric Fottorino:** C'est le meilleur remède que j'ai trouvé contre le flou de mon identité. C'est une

tentative d'y voir plus clair. J'ai commencé avec des romans, *Rochelle*, *Korsakov*, et ce travail s'est poursuivi dans les récits plus personnels auxquels vous faites référence [ci-dessus]. L'objectif, je crois, est de cesser de toujours rectifier mon état civil. Dans l'écriture, j'essaie de lui trouver sa vraie teneur, je me le réapproprie, je cherche à l'éclairer. Comme s'il fallait mettre des mots pour combler un trou noir, qu'il devienne moins vertigineux. Pour que je puisse avancer dans ma vie sans trop trébucher. Je n'aurais sans doute jamais écrit s'il n'y avait pas eu, à l'origine, le vertige de cette absence.

**Ce trou noir, comment a-t-il évolué au cours de votre vie?**

Quand j'étais enfant, il n'avait pas d'importance pour moi. Je savais que je n'avais pas de père, mais ça ne provoquait ni tristesse ni interrogation. C'est à l'adolescence, vers 13 ans, que j'ai commencé à m'interroger sur cette absence, et ce nom qui n'était pas vraiment le mien. Ayant appris l'existence de mon père d'origine par le frère de ma mère, le trou noir a commencé à s'élargir jusqu'à devenir gênant. A 17 ans, j'ai alors entrepris de le rencontrer, d'abord à l'insu de ma mère. Mais je n'étais pas prêt, alors que lui attendait beaucoup de ce rapprochement. Il aura fallu plus de trente ans pour que j'accepte de lui faire une place dans ma vie.

**Lorsqu'on lit «Questions à mon père», on vous sent explorer à tâtons une identité potentielle, celle dont vous auriez pu hériter de votre père biologique. Mais plus vous explorez, plus le trou noir semble se déplier. N'est-il pas, aujourd'hui, encore plus vaste qu'hier?**

Quand on commence à mettre des noms, des lieux, à remonter la généalogie, chaque nouvelle information appelle de nouvelles questions. J'ai la chance que Maurice Maman soit encore en vie. La chance, aussi, de n'avoir pas découvert une histoire sordide, où il nous aurait abandonnés, ma mère et moi, parce qu'il

▼  
**Eric Fottorino**  
Sur la nécessité d'écrire  
**«Je n'aurais sans doute jamais écrit s'il n'y avait pas eu, à l'origine, le vertige de cette absence»**

ne voulait pas s'encombrer si jeune d'une femme et d'un enfant – ce que j'ai longtemps cru. J'ai découvert un homme attachant, complexe, un homme du questionnement et du doute, très rationnel, mais qui aurait aspiré à quelque chose de l'ordre de la création, de l'art. C'est troublant de reconnaître chez lui des choses que j'ai ressenties en moi, qui compris depuis que cela avait été la transmission génétique. Quand il me parle de ce qu'il aime, de ce qu'il n'aime pas, je découvre que ce sont les mêmes choses que moi.

**C'est difficile de se resituer, quand on se découvre, plus que prévu, déterminé par le sang?**

Quand j'étais jeune, cette idée me révoltait. La première fois que j'ai rencontré Maurice, il m'a ausculté, en médecin, et parlé de mes gènes. J'ai trouvé cela scandaleux. J'ai compris depuis que cela avait été sa manière de revendiquer sa paternité. En traversant la vie, j'ai trouvé qu'il y avait là une vérité. Mais c'est troublant. Vous vous croyez libre, et puis vous découvrez que cette liberté était circonscrite, à l'intérieur des liens du sang.

**Vos incertitudes sur votre identité, comment se sont-elles traduites dans votre personnalité?**

Enfant, j'étais très gai, joyeux. Mais plus tard, ce que j'ai ressenti, c'est la sensation de n'être jamais tout à fait à ma place. De ne savoir ni où elle était, ni si j'en avais une. D'une certaine manière, cela m'a forcé à conquérir une place. A chercher cette reconnaissance qui ne m'a pas été donnée au départ. Bien sûr, j'étais le fils de Michel Fottorino, mais tout le monde savait qu'en réalité, ce n'était pas le cas.

**Il fallait mériter d'être son fils?**

D'une certaine manière. Il fallait en tout cas rendre cela crédible. Je ne me suis jamais senti crédible. J'ai toujours eu le sentiment de devoir faire plus d'efforts que les autres, pour exister plus fortement. Pour m'assurer, aussi, de ma propre existence.

**C'est ce qui explique votre ambition professionnelle?**

Je pense que cela y a contribué. La reconnaissance, c'est comme un permis d'exister. A vrai dire, ce n'est pas un hasard si je suis entré au *Monde*. C'était un journal dont l'identité n'était jamais remise en question. Comme journaliste, il suffisait que j'arrive à une conférence de presse, je n'avais même pas à dire mon nom, je m'annonçais comme journaliste du *Monde*, et on m'installait tout

de suite. Je pouvais me cacher derrière l'identité du journal, qui suffisait à m'ouvrir toutes les portes. Je n'étais plus le garçon qui s'était appelé Chabrierie, qui s'est ensuite appelé Fottorino, qui aurait pu s'appeler Maman. J'étais journaliste du *Monde*. Je signais mes articles de ce nom, Eric Fottorino, comme pour mieux me convaincre que c'était bien le mien.

**Dans quelles circonstances avez-vous écrit «L'Homme qui m'aimait tout bas»?**

C'était mars 2008. J'étais directeur depuis moins d'un an. C'était une période difficile, intense, j'étais très exposé, très critiqué, j'ai dû faire un plan social, affronter les syndicats... Je ne pouvais montrer aucune faiblesse. Et puis, d'un coup, survient ce drame: mon père se suicide. J'ai dû construire un mur entre mon travail et cette mort. Alors qu'à longueur de journée, j'avais l'impression d'entendre dans ma tête la détonation de la carabine dont il s'était servi. La solution pour moi a été d'écrire ce texte. Je l'ai fait en moins de dix jours. Le soir, pendant la nuit. J'ai commencé à écrire avant même l'enterrement, tout est sorti très vite. L'écriture m'a libéré. Quand quelqu'un se donne la mort, on reste avec l'impression d'une conversation brutalement interrompue. Ecrire a été pour moi une manière de poursuivre cette conversation. J'ai pu exprimer à mon père, avec plus de mots que d'habitude, ce que sa présence avait été dans ma vie, durant plus de trente ans. Michel était un homme très discret, quelque chose en lui existait presque sans parole. Quand il est mort, j'ai eu cette espèce de panique, la crainte que si je n'écrivais pas ce livre, je me retrouve un jour à me demander s'il avait vraiment existé.

**La disparition de Michel Fottorino vous renvoyait soudain à votre enfance de garçon sans père. Est-ce pour cela que vous avez eu si peur?**

C'est possible. Il se trouve qu'à cette période, j'avais recommencé

à voir Maurice de manière plus apaisée. J'étais en train de faire une jonction entre les deux, comme si un transfert s'était opéré. Maurice et Michel s'étaient rencontrés à mon mariage, un moment très chaleureux. Ça m'a aidé à recentrer mon identité, à accepter que d'une certaine manière, j'étais aussi le fils de Maurice. J'avais eu le père du début, et j'aurai le père de la fin. Je n'étais plus entravé par ce douloureux conflit de loyauté. C'est vrai que le jour où Maurice disparaîtra – hélas cela peut arriver d'un jour à l'autre – je n'aurai pas le même doute sur son existence. Depuis quelques années, nous avons noué quelque chose de fort, quelque chose qui a trait aux racines.

**Avec «Questions à mon père» et «Le Marcheur de Fès», vous avez entrepris de remonter dans l'histoire de Maurice, comme pour vous reconstruire un héritage. N'est-ce pas vertigineux de toucher de si près à la possibilité d'une vie alternative?**

Dans *Le Marcheur de Fès*, il y a une scène qui dit exactement ce vertige. Je suis allé voir le grand cimetière juif où sont enterrés la sœur de mon père, son grand-père, sa grand-mère... Attendant, il y a une synagogue désaffectée, où s'entassent des objets hétéroclites, pêle-mêle. Au mur, il y avait plein d'images, surtout des portraits de rabbins. Et puis je tombe sur cette photo des années 1970 aux couleurs acidulées, un gamin qui faisait sa bar-mitzva. C'était moi. Mon sosie. Un gamin qui avait mon âge, photographié à l'époque où moi, j'étais dans ma France catholique, en train de faire ma première communion. Je suis resté sans voix. Il aurait suffi de si peu pour que je sois ce gamin. Ça m'a fait beaucoup réfléchir à la contingence, et la fragilité des choses. Aujourd'hui, vous êtes ici et comme ça. Mais il suffit de faire bouger un paramètre de votre vie, et vous pourriez être un autre.

«Le Marcheur de Fès», Calmann-Lévy, 192 p.